

paul
audi

la fin
de l'impossible



PAUL AUDI

la fin de l'impossible

PAUL AUDI

**la fin
de l'impossible**

Nouvelle édition augmentée

Christian Bourgois éditeur ♦

Extrait de la publication

« Oui... Moitié homme, moitié innommable.
Mais comme on ne peut pas fusiller une moitié
d'homme, il y a un dilemme que chacun doit
résoudre en son âme et conscience... »

Romain Gary, *La Bonne Moitié*

À François Weil-Picard

Prologue

« Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. » Je sortais tout juste de l'adolescence quand j'ai lu cette phrase célèbre sur laquelle s'ouvrent *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau, et je compris aussitôt que la très étrange *réduction à soi* que Rousseau décrit dans cette parole extrême jouerait un rôle considérable dans ma pensée – et plus encore dans ma vie. N'étais-je pas moi-même depuis toujours l'enfant de cette solitude ? Une solitude liée à une exclusion hors du monde des hommes qui ne s'entendent entre eux qu'aux dépens de certains autres : jeune, j'ai eu à connaître les déchirures d'une guerre civile, que l'on devrait d'ailleurs qualifier d'incivile ainsi que l'est toute guerre, et l'expulsion engendrée par sa violence ; j'ai dû également essayer, dans l'incompréhension la plus totale, un certain ostracisme, dans mon pays, la France, que j'ai fini par intérioriser sous la forme infectieuse d'une « haine de soi » sans cesse renaissante que je m'efforce, depuis, d'éradiquer à grand-peine en déversant sur elle la soude caustique d'un joyeux désespoir. Mais cette solitude à cause de laquelle je m'étais promis de

me dérober à l'avenir radieux que mon entourage avait déjà tissé pour moi, et même de briser à la moindre occasion toutes les attaches, fussent-elles professionnelles, qui entraveraient mon désir de *me posséder entièrement*, cette solitude n'était pas sans rejoindre par un certain côté, à la manière d'une boucle qui se referme, la solitude fondamentale dans laquelle nous tous, nous naissons à nous-mêmes sur ce « plan » invisible que nous occupons sans l'avoir jamais décidé, et qui s'appelle la vie.

Ainsi, solitaire, j'ai su très vite que je l'étais et le serais toujours, à l'instar de tout un chacun, en tant qu'être vivant, mais j'en avais pris, à la faveur des circonstances dans lesquelles s'étaient déroulées mon enfance et ma jeunesse, une conscience particulièrement aiguë, proportionnelle à ce besoin intense de liberté que j'opposais crânement à la puissance des événements qui me faisaient souffrir, alors même que la participation de l'être aux vicissitudes du monde lui permet généralement de se distraire de la découverte de sa réalité la plus intime. C'est cette conscience teintée de désespoir ou, pour mieux dire, écartelée entre l'amour de soi et le désespoir, c'est cette *intranquillité* à demeure, comme aurait dit Pessoa, qui me lie, depuis, et viscéralement, à quelques créateurs d'exception sur lesquels je me surprends à revenir sans cesse dans chacun de mes livres. C'est eux que j'aime citer, parce qu'ils me parlent au cœur, parce qu'ils s'entretiennent en mon absence de ma propre pensée et la développent mieux que moi, je veux dire : mieux que ma haine de soi ne m'offre le loisir de le faire, chacun résonnant en

moi différemment, en raison de son style, mais aussi selon les heures du jour ou les couleurs qu'il revêt. Il m'importe d'ailleurs assez peu qu'on qualifie mon rapport à ces penseurs d'élection d'appropriation, d'identification, de projection, ou que sais-je encore. Car ce qui compte pour moi, c'est que par le truchement de l'interprétation que je fais de leur pensée, la mienne parvienne enfin à se dire, en dehors du fait qu'exprimer sa pensée au contact de celle d'un autre révèle à quel point cet autre est le même que soi sous le rapport d'une *similitude essentielle* dont l'interprétation doit pouvoir également expliquer la teneur. Peut-être est-ce en pensant à cette similitude essentielle que Kierkegaard parlait de « l'étrange acoustique du monde spirituel »...

Parmi mes tout premiers « alliés » de choix, au premier rang de ces frères d'armes qui me donnent le goût de vivre et l'appétit de créer, je place Romain Gary. À cet écrivain à qui j'ai déjà consacré quelques travaux, je désire maintenant rendre un hommage plus appuyé, en tâchant tout d'abord, sur un ton personnel, de dégager et de mettre en lumière, parmi toutes les idées que cet intempestif si attachant a cherché à défendre, celles qu'il me paraît urgent d'entendre dans le contexte présent de la culture, qui fait désormais le moins de place possible à une éthique de la réjouissance. Surtout je voudrais rendre justice à la justice qui est la sienne, à son idée de la justice, qu'il considère comme une « pitié supérieure » et sur laquelle repose l'ensemble de son œuvre. Partant, je tenterai, avec cette chaleur et cet enthousiasme qui donnent toute sa portée à la

vision (« Ne faut-il pas de la chaleur et de l'enthousiasme pour rendre *justice* à une chose qui relève de la pensée ? – *et c'est précisément là ce qui s'appelle voir !* », écrivait Nietzsche au § 539 d'*Aurore*), je tenterai de montrer comment, sur le fond d'une croyance messianique qui lui venait de ses origines juives, Gary a cherché, au moins dans ses romans les plus significatifs, à *préfigurer* l'horizon de cette justice – et à s'y projeter sur le modèle de la mission que les grands écrivains russes du XIX^e siècle (Pouchkine, Gogol, Dostoïevski, Tolstoï...) avaient souhaité assigner à la littérature.

Évidemment, dans le cadre provincial des lettres françaises, ce type d'ambition fut à son époque si exceptionnel, et si novateur, que l'on a toujours eu du mal à en prendre l'exacte mesure. D'autant que Gary trouvait lui-même ce cadre bien trop étroit pour contenir ses désirs de créateur et qu'il a aspiré, grâce à un « don des langues » tout aussi exceptionnel, sinon à le dépasser dans les grandes largeurs, du moins à l'agrandir aux dimensions du monde entier. Mais sans doute l'important est-il encore ailleurs. Car il faut saluer en ce visionnaire qu'était Gary celui qui a toujours voulu rester fidèle à un principe tout à la fois métaphysique et éthique qui revêt, je crois, *pour nous tous aujourd'hui*, un caractère vital. Ce principe, Gary l'a formulé clairement dès le début des années cinquante dans *Les Couleurs du jour* : « Est faux ce qui nous asservit, est vrai ce qui nous laisse à peu près libres – éternel improvisateur de lui-même, l'homme ne s'inclinera ni devant la vérité, ni devant l'erreur, mais seulement devant sa propre

fragilité. » Dans ce principe, en effet, qui condense l'essentiel de sa *pensée* et que l'on pourrait appeler « le principe de faillibilité » (plus conséquent que ce « principe d'incertitude » dont on faisait déjà grand cas à la même époque), il y a quelque chose qui échappe glorieusement aux contingences du siècle et à ses abominations, et qui frappe également de néant ou tout au moins de bêtise les discoureurs influents et les donneurs de leçons de notre temps, qui ne se drapent dans leurs « convictions » et leur « bon droit » que parce qu'ils n'ont aucune idée de ce que c'est que de se mettre dans la peau des autres. Gary, pour sa part, n'avait pas eu d'autre choix que de se mettre dans la peau des autres, et il s'y est mis tout entier et de tout son cœur parce qu'il avait suffisamment de liberté, de franchise et d'autodérision pour ne jamais commettre cette erreur funeste, voire mortelle, qui consiste à vouloir se ressembler (parce qu'on s'imaginerait être déjà quelque chose) au lieu de chercher à se trouver (précisément parce que l'on n'est encore rien). C'est ce Gary-là qui, parmi tant d'autres (car il en existe de nombreux), me touche, me frappe, m'émeut, m'éclaire et m'inspire. C'est de lui que j'entends ici parler. Parce que c'est à lui que je sais gré de tempérer, par l'humour qu'il dispense, la lucidité qu'il déploie, le courage dont il témoigne, mes propres accès d'angoisse – quand son œuvre ne la dissipe pas tout à fait comme par enchantement.

Ici donc je désirerais comprendre et faire comprendre pourquoi cet « enchanteur » aux mille visages, dont la sensibilité à fleur de peau s'est toujours située

aux antipodes de toute sensiblerie ou sentimentalisme, fut ce *compagnon de la libération* – je parle de la mienne ! – dont l'œuvre et l'existence m'ont enseigné toute l'ampleur des droits et des devoirs de résistance qui incombent dans l'absolu à un auteur qui se décide à toiser sa vérité à la façon dont un torero se mesure à une bête qui le menace, alors même qu'elle n'a pas demandé à se trouver face à lui dans l'arène. Je sais en outre que le plaisir que j'aurai à m'exprimer une nouvelle fois sur Gary tient au fait que les hommes ont besoin d'amitié, comme lui-même le disait, et qu'à ses amis un homme se plaît toujours à dire merci.

I

L'activité de penser, qu'il s'agisse de penser en philosophe ou dans un tout autre registre, j'y vois une question de responsabilité, d'honorabilité – et sans doute aussi de survie : non pas la survie de la personne qui pense et qui aspire ainsi à la postérité, mais celle de l'homme en son humanité, c'est-à-dire en tant qu'il est cet être qui possède la vérité dans une âme et un corps, comme l'aura rappelé Rimbaud. Or, moi qui éprouve au-delà du possible le dégoût des origines, la malédiction de la naissance et les horreurs de « l'appartenance », moi qui sais ce que c'est que de croupir dans la geôle de l'identitaire, de l'identification et de l'identité, et qui refuserai toujours de répondre de quelque chose qui me sera imposé de l'extérieur et dans lequel je ne me reconnâtrai pas (c'est ainsi que je cultive une hostilité de principe à ce que l'on appelle la « terre natale » comme à ce que l'on désigne sous le terme de « nation »), voilà qu'il m'a fallu, pour me tirer d'affaire autant que faire se peut, penser contre ma propre histoire (puis d'une certaine façon contre l'Histoire tout court, « notre mère pute », comme l'appelle poliment Gary) et partant contre moi-même (soit, en même temps, contre la centralité du Moi, contre ce « Moi-même moi-mêmisant » dont le même Gary se gausse quelque

part parce qu'il occupe désormais les devants de notre culture). Toute une lutte qui aura eu pour conséquence de me faire découvrir, sous le désastre encore fumant de la « Critique du Sujet » dont on s'est gargarisé tout au long du XX^e siècle, un district de la pensée, voire une dimension de l'existence, qui laissent enfin toute sa place à autre chose qu'à ces puissances destructrices dont j'avais eu – moi comme tant d'autres – à souffrir jusque-là. En effet, étant donné ce pacte avec la vie et partant avec moi-même, ce que j'ai été amené à comprendre peu à peu, c'est que la création de pensée est d'abord et avant tout une entreprise éthique, qui dépasse de loin le salut réclamé par le penseur. Et ce qui m'est apparu alors, c'est que philosopher ne consisterait plus pour moi à expliquer le monde (les sciences humaines et les sciences plus exactes se chargent désormais de cette explication), mais à m'expliquer avec la vie ; que je ne philosopherais désormais qu'au sein de ce corps à corps où l'on se mesure avec soi-même au seul nom de cette vie réelle et subjective, de cette vie anhistorique, qui excède chacun de toutes parts et à tous les sens du mot. Philosophe, je le serais donc pour autant que je m'emploierais à « justifier » cela même qui, en nous-mêmes, constamment nous dépasse, étant entendu que ce qui nous dépasse ne relève jamais d'un « dehors », n'est pas le monde, mais qu'il est ce qui nous situe, sans forcément que nous le voulions, quoique toujours solitairement, sur ce plan de la vie qui ne recoupe ni le champ social ni l'espace politique.

Toutefois, lorsque je jette un regard sur mon expérience personnelle, je me prends à mesurer la singularité de celle-ci, surtout si je la compare à celle des intellectuels français de ma génération. Je ne voudrais pas m'étendre

sur ce sujet, sur lequel il y aurait cependant pas mal de choses à dire : non seulement parce qu'il m'entraînerait trop loin, mais parce qu'il me conduirait à porter des jugements de valeur, ce que je répugne à faire. Je dirai simplement qu'il ne m'aura pas été donné de comprendre en vain toute la monstruosité que recouvre la fameuse affirmation de Napoléon, reprise à sa manière par Hegel, selon laquelle c'est en la politique que consiste désormais le destin de l'homme. Il n'est certes pas question pour moi de nier ce destin (comment le pourrait-on à l'âge démocratique ?), mais ce dont il s'agit à mon sens, c'est de ne pas identifier la vie, le Tout de la vie, à ce destin unique. C'est en ce sens, en tout cas, que j'ai cherché à découvrir – et que j'arpente patiemment depuis que je l'ai découvert – le lieu dans lequel il nous est donné d'échapper à ce destin sans âme. Ce lieu que la mort n'occupe jamais en maître, je l'appelle, comme tant d'autres, le plan de la vie, de cette vie réelle et subjective qui n'a rien de biologique, mais qui n'a rien non plus d'historique, puisqu'elle se manifeste au travers de l'affectivité du corps charnel et qu'elle est structurée par le jeu constamment mêlé de l'amour de soi et du désespoir.

* *

*

« J'attends la fin de l'impossible. Nous avons tous et depuis si longtemps une enfance malheureuse¹. »

1. R. Gary (Émile Ajar), *Gros-Câlin*, Paris, Mercure de France, 1974, p. 60-61.

Ainsi s'exprime Michel Cousin, le héros gogolien de *Gros-Câlin*, le premier roman de Romain Gary signé Émile Ajar. Mais c'est à peu près de cette façon-là que Gary s'est toujours exprimé au sujet de lui-même – et je ne parle pas ici exclusivement de l'auteur, je parle aussi de cet extrémiste de l'âme, maximaliste, jouisseur de l'absolu, de ce personnage plus vrai que nature, ou pour mieux dire, mais en anglais, *bigger than life*, qui, à l'instar des esprits slaves, avait le goût du total et celui du dépassement¹. En « minoritaire-né² », comme il se dénommait lui-même, Gary n'a pas cessé de souffrir de toutes les « appartenances » obligées, de toutes les « réductions » possibles, qu'elles fussent d'ordre biologique ou social, et de se révolter contre elles, même s'il savait très bien que dans ce bas monde la lutte qui prend pour cible à la fois les servitudes, les aliénations et les évidences de toute nature est un combat perdu d'avance. Aussi, en bon « additionné », comme l'est dans le fond tout un chacun, Gary rêvait-il de « se soustraire » (sous-entendu : à lui-même), au point de passer son temps à élaborer, pour mieux contrôler ce « jeu de l'échec » exigé par son rêve, d'ingénieux systèmes de défense, dont le plus célèbre recevra *in fine* le nom à consonance nabokovienne de « défense Ajar³ »... Bien sûr, outre

1. Cf., sur toutes ces expressions que j'emprunte à Gary, *Les Couleurs du jour*, Paris, Gallimard, 1952, p. 208. Voir aussi *Lady L.*, Paris, Gallimard, 1963, coll. « Folio », p. 101.

2. R. Gary, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, 1970, coll. « Folio », p. 239.

3. Cf. le début remarquable de *Pseudo*, troisième « roman » signé

que ce Compagnon de la Libération se voulait être un « gaulliste inconditionnel¹ » dans la mesure où la France libre avait été « la seule communauté humaine physique » à laquelle il estimait avoir « appartenu à part entière »², Gary n'en était pas moins un

Émile Ajar : « Il n'y a pas de commencement. J'ai été engendré, chacun son tour, et depuis, c'est l'appartenance. / J'ai tout essayé pour me soustraire, mais personne n'y est arrivé, on est tous des additionnés. / J'avais pourtant élaboré un système de défense très au point devenu dans le jeu de l'échec sous mon nom, "la défense Ajar" » (R. Gary [Émile Ajar], *Pseudo*, Paris, Mercure de France, 1976, p. 9).

1. Sur le sens de cette affirmation, je renvoie à mon étude « Le "gaullisme" de Gary », qui sert de postface au recueil de textes de Gary publié sous le titre *Ode à l'homme qui fut la France et autres textes sur le général de Gaulle*, éd. P. Audi, Paris, Gallimard, 2000, coll. « Folio », p. 107 sq.

2. R. Gary, *La nuit sera calme*, Paris, Gallimard, 1974, coll. « Folio », p. 203. — Comme tout « survivant » conscient de la bonne fortune qui l'a protégé, Gary répugnait à afficher son « héroïsme », mot qu'il se refusait d'ailleurs à employer parce qu'il lui allait vraiment. Toutefois, si Gary ne s'est jamais privé de revendiquer son *appartenance à part entière* à la France libre, c'est principalement parce qu'il retourne avec cette appartenance (ce qui en soi est assez exceptionnel pour que Gary consente à s'en réclamer) d'une *identité sans identité*, d'une identité sans *fixation* d'identité ou sans identification *préalable*, une identité sans élection ni présélection, sans *a priori* de quelque nature que ce soit, bref, d'une identité, si l'on peut encore maintenir ce vocable, qui ne lui a pas été imposée du dehors, ni par accident, puisqu'il l'a lui-même librement et consciemment conquise, voire *créée*, au risque de sa vie. En effet, le groupe des Français libres se caractérise par le fait qu'il se trouve composé, pêle-mêle, d'hommes et de femmes *de n'importe quelles* origines nationales, religieuses, politiques et sociales, et cela sans l'ombre d'une exclusive. Plus remarquable encore, toutes ces « identités » rassemblées au nom du *combat pour la liberté*, ne se trouvent aucunement abolies ou niées à l'intérieur du groupe, alors même qu'elles n'entrent point dans sa constitution. La communauté de la France libre, en son caractère essentiellement *non identitaire*,

Européen de l'Atlantique-jusqu'à l'Oural (mais ceci allait peut-être avec cela), ce qui l'avait amené, une fois n'est pas coutume, à surmonter ses réticences en matière d'« addition » pour contresigner cette fiche d'état civil où l'identité de celui qui disait de lui-même : « *Je me suis toujours été un autre*¹ » se déclinait diversement en ces termes : « russo-asiatique, Juif, catholique, Français, écrivant des romans en français et en anglais, et parlant russe et polonais² », ce qui devait finir, n'est-ce pas, par brouiller toutes les pistes.

La fin de l'impossible, j'attends la fin de l'impossible : qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Où placer la limite entre le possible et l'impossible ? Existe-t-il encore une possibilité *par-delà* l'impossible ? Y aurait-il, en d'autres mots, un au-delà de toute nécessité ? L'utopie, la seule, la vraie, ne consisterait-elle pas justement à croire et peut-être

a en effet ceci de particulier qu'elle s'est construite sans rapport aucun avec l'identité de chacun des membres, cette communauté fondée sur la liberté et par elle préservant même leurs particularités de toute « mise en question » par le groupe lui-même. Pour autant qu'elle soit considérée – à l'instar du judaïsme – comme un « Universel Singulier », la France libre ou plutôt son *esprit* peut être à la base de cette question qui fut posée non sans humour par Gary lui-même quelques mois avant qu'il ne décide de mettre fin à ses jours : « Où, dans quel pays faudra-t-il aller fonder la France libre ? Je propose la création d'une commission d'étude » (« L'esprit du 18 juin », *L'Affaire homme*, éd. P. Audi et J.-F. Hangouët, Paris, Gallimard, 2005, coll. « Folio », p. 352).

1. R. Gary, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, p. 30.

2. R. Gary, *La nuit sera calme*, *op. cit.*, p. 203.

mais si elle est bien entendue, ne faut-il pas en conséquence s'empresse de remiser la notion de sagesse au magasin des accessoires, s'il est vrai que cette notion repose implicitement sur l'acceptation *a priori* de l'identité du réel et du rationnel et que cette identité a déserté notre ligne d'horizon ?

Dans quelque culture que ce soit, la valorisation de la sagesse demeure proportionnelle à la valeur que l'on accorde à la *raison* humaine. Le sage est toujours cet être raisonnable, foncièrement raisonnable, qui fait non seulement de nécessité vertu, mais qui limite sa pensée et son action aux possibilités qui lui sont chaque fois imparties. Le sage limite même ses désirs à ceux dont la satisfaction dépend de lui ; il ne fait que ce qui relève de ses pouvoirs propres, si bien qu'en contrepartie il ne s'occupe guère de ce qui ne dépend pas de lui puisque c'est là ce contre quoi il ne peut rien. Ce qui ne dépend pas de lui, il le reçoit et le conçoit comme ressortissant à cette Nécessité (*anankè*) dont Aristote disait qu'elle ne se laisse jamais convaincre.

Mais cette sagesse elle-même convaincue par la loi de la Nécessité, cette sagesse que l'on peut même dire fondée sur un amour de la Nécessité et un cantonnement de l'agir dans la sphère du « possible », cette sphère dont l'extension des limites est fonction de la compréhension produite par la raison, cette sagesse multiséculaire est-elle vraiment ce qu'il nous faut ? Telle est la question qui se pose aujourd'hui.

Cette sagesse raisonnable, sans doute l'aurions-nous épousée si le monde dans sa totalité avait un *sens* bien défini, c'est-à-dire une origine et une finalité

certaines, et que l'histoire n'était pas ce chaos perpétuel, ce théâtre de hasard sur l'acceptation duquel Nietzsche, par exemple, aura voulu poser les bases d'une sagesse autrement moins « pacifique ». Nous en aurions également fait notre affaire si la joie (ou la béatitude) censée toujours l'accompagner pouvait s'emparer de nous, en lieu et place de cette détresse qui naît de la conscience de ce chaos sans fond ni forme où s'organise tant bien que mal notre quotidien. Mais ce n'est pas le cas.

Les Anciens, on le sait, concevaient leur sagesse en termes d'ataraxie : le sage, enseignait-on, est cet être impassible qui se rend indifférent à tout ce qui viendrait perturber son équilibre, c'est-à-dire l'harmonie supposée caractériser son double rapport au monde et à lui-même, une harmonie basée sur la compréhension de ce qui dépend de lui et de ce qui ne dépend pas de lui. Les Anciens concevaient également la sagesse en termes d'autarcie : est sage, disait-on, celui qui, dans son indépendance conquise de haute lutte, se suffit à lui-même. Mais avons-nous besoin de l'ataraxie ? Et pouvons-nous imaginer un seul instant que l'autarcie soit notre lot ?

Abordons les choses par un autre biais. Abordons-les à partir d'un véritable *statment*, comme le dit la langue anglaise, de cette affirmation aussi décisive que fameuse, proférée par le grand critique littéraire russe Vissarion Biéliniski et qui contient, comme l'a souligné naguère Léon Chestov, « à l'état embryonnaire tout ce que Dostoïevski devait proclamer par la suite *urbi et orbi* » : « Je ne veux pas accepter,